

histoires de films

Sélectionné au Festival de Cannes à la Quinzaine des réalisateurs, *Bielutin, dans le jardin du temps*, film documentaire de Clément Cogitore, produit par Cédric Bonin et Pascaline Geoffroy (Seppia), nous emmène chez d'étranges collectionneurs russes.

Dans le jardin du temps

Bielutin, je l'ai d'abord lu comme dossier, à l'Agence culturelle d'Alsace. J'avais été étonnée que Clément Cogitore dont j'avais vu les films de fiction *Chroniques* et *Visités* se tourne vers le documentaire. Puis très impressionnée par le sujet : un couple de collectionneurs russes dont lui est reconnu comme un peintre novateur et iconoclaste du XX^e siècle (même si toute "vérité" ou affirmation est relative avec les Bielutin) ; un couple qui vit enfermé dans leur appartement de Moscou avec pour compagnie des chefs-d'œuvre de la Renaissance. Le dossier parlait beaucoup des origines troubles concernant l'acquisition de la collection et déjà de la façon dont elle, Nina Bielutin, avait cherché à donner une version officielle et romanesque de l'histoire de ces origines (tant des peintures que de la propre vie du couple). C'était en développement, il y avait cependant déjà des images fortes, une démence latente que l'on ressentait dans ce huis clos avec les grands maîtres.

Un symbole m'avait frappé : ce corbeau à qui Nina Bielutin avait coupé les ailes et qu'elle avait attaché à une chaîne dans sa cuisine. Cela m'avait rappelé un autre film, documentaire, où un ancien seigneur de guerre d'Asie centrale trônait dans un palais présidentiel, un faucon aux ailes coupées attaché à ses côtés. Une image du pouvoir, du besoin démiurge, une image qui évoque le cinéma d'Orson Welles.

Puis récemment, de nouveau à la commission de l'ACA, je lis le dernier projet en écriture de Clément Cogitore. Cette fois-ci, c'est au Chili où un homme vit littéralement dans une image (dans une cabane derrière un panneau publicitaire de Coca-Cola dont il assure le gardiennage des ampoules qui l'éclairent pour les automobilistes de Santiago). L'écrit fait le parallèle avec les Bielutin, avec l'exploration du rapport trouble, païen, politique, excessif, que les hommes entretiennent avec les images, un rapport où l'objet semble prendre le dessus sur son créateur. J'ai tout cela en tête quand je m'appête à voir *Bielutin, dans le jardin du temps*. Premier étonnement, le film est bavard, alors que jusqu'ici, on parlait très peu dans les films de Clément Cogitore, l'image y était toujours une proposition, une démarche onirique. Mais cette parole du couple qui s'adresse directement au réalisateur présent dans certains plans en amorce, apparaît très vite non pas comme un discours dont il faudrait s'attacher à la littéralité, mais comme une mise en scène de soi, comme une fiction déjà maintes fois dite, comme des textes de la comedia dell'arte.



Bielutin, dans le jardin du temps de Clément Cogitore

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES

Ici, les masques vénitiens sont les tableaux de Velasquez ou du Titien qui ont enfermé les deux personnages dans une forme de délire mégalomane ainsi que dans un immense désespoir, car il leur est devenu impossible de les ôter. Le film est hypnotique, il est une plongée de plain-pied dans la folie, en même temps qu'il permet de la déceler par des indices : une musique électronique qui crée une angoisse immédiate ; un montage qui risque des noirs, faisant advenir des séquences comme des flashes, toujours en clair-obscur puisque le couple s'éclaire à la bougie, se recréant ainsi à l'image des figures peintes autour d'eux. La caméra glisse sur les mains de ceux qui se disent opprimés et qui tiennent des couverts en argent ; un filmage superbe qui lui aussi se risque, avec des flous, des mouvements rapides, une sorte de vertige. Enfermé avec ses personnages dans cette cage dorée, embarquant le spectateur dans la démesure de ses personnages, dans leur ivresse, le regard du réalisateur n'est cependant jamais accusateur et c'est sa force : déceler l'absence et la souffrance derrière les masques.

Vient l'écran définitivement noir. Il faut quelque temps pour se réhabituer à la lumière du jour, et mettre des mots sur les sentiments indicibles que provoquent ces personnages dostoïevskiens d'une profonde humanité, complexité et violence.

Les mots ne viennent pas. Là est le cinéma. Il faut voir.

Julia Laurenceau, Safire